

Joëlle QUAGHEBEUR, *La Cornouaille du IXe au XIIe siècle. Mémoire, pouvoirs noblesse*

Bernard Merdrignac



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1479>

DOI : 10.4000/abpo.1479

ISBN : 978-2-7535-1489-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 mars 2003

Pagination : 162-165

ISBN : 978-2-86847-811-5

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Bernard Merdrignac, « Joëlle QUAGHEBEUR, *La Cornouaille du IXe au XIIe siècle. Mémoire, pouvoirs noblesse* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 110-1 | 2003, mis en ligne le 20 mars 2005, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1479> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.1479>

rappeler dans ce « chapitre additionnel » les publications de sources nouvelles ou renouvelées en faisant, entre autres, la part belle à l'édition récente en fac-similé du *Cartulaire de Redon* (« Les textes : du manuscrit à l'édition et à la diffusion ») et de signaler les inventaires de matériel archéologique désormais disponibles (« Signes, objets et structures archéologiques »). Enfin, trois pages de « Bibliographie complémentaire » font le point sur les recherches récentes concernant le haut Moyen Âge breton.

Cette réédition est agrémentée d'une « table des matières » qui faisait étrangement défaut dans l'édition originale et l'auteur a eu l'excellente idée d'y adjoindre (p. 327) une reproduction en noir et blanc de la « Carte du royaume breton » qu'il a par ailleurs lui-même conçue pour l'*Atlas d'Histoire de Bretagne* qui vient de paraître aux éditions *Skol Vreizh*.

Bernard MERDRIGNAC

QUAGHEBEUR, Joëlle, *La Cornouaille du IX^e au XII^e siècle. Mémoire, pouvoirs noblesse*, Rennes/Quimper, PUR/SAF, 2^e édition, 2002.

Une première édition de cet ouvrage issu de la thèse soutenue en 1994 devant l'Université de Paris IV-Sorbonne par Joëlle Quaghebeur est parue en 2001 grâce à la diligence de la *Société Archéologique du Finistère*. Épuisé en quelque mois, il faut se féliciter que le livre soit aujourd'hui repris dans la prestigieuse collection « Histoire » des PUR, en co-édition avec la SAF. Comme le souligne Bernard Tanguy, président de la SAF, dans l'avant-propos de cette 2^e édition, cette initiative replace « cette importante contribution à l'histoire médiévale » dans le contexte « d'une recherche historique riche et variée » et lui offre ainsi les perspectives de diffusion qu'elle mérite largement.

Depuis près d'un siècle aucun historien ne s'était risqué à rouvrir le dossier de cette région durant le haut Moyen Âge, à l'exception de quelques études récentes et ponctuelles de J.-P. Brunterc'h, J.-C. Cassard et H. Guillotel que l'auteur met bien entendu ici à contribution. En effet, la publication en 1910 des *Mélanges d'Histoire de Cornouaille (V^e-XI^e siècle)* de Robert Latouche qui passait au crible de la critique (voire de l'hypercritique) les rares sources écrites disponibles pour cette période ne semblait guère laisser d'espoir de parvenir un jour à en restituer le lointain passé. C'est pourquoi, comme l'écrit le professeur André Chédeville dans la préface du présent ouvrage, « consacrer plus de cinq cents pages à l'histoire de la Cornouaille entre le IX^e et le XII^e siècle peut apparaître comme une gageure », d'autant qu'à la pauvreté de la documentation subsistante (moins de 500 actes) s'ajoutent, le cas échéant, de redoutables problèmes d'authenticité. Le temps glorieux du « positivisme historique » n'est plus où le chercheur n'avait le choix qu'entre garder le silence ou avancer des certitudes (toujours sujettes à caution, bien entendu!). Dorénavant, plus modestement, la recherche progresse à coups de « sans doute » ou de « peut-être », dans l'espoir de tâcher de « reconstituer de manière vraisemblable l'histoire des hommes et des institutions », comme se l'est assigné pour objectif Joëlle Quaghebeur, maître de conférence en histoire médiévale à l'université de Bretagne-Sud. Plus d'une fois, celle-ci, comme l'en soupçonne A. Chédeville ; a dû regretter « qu'il n'y ait en français davantage d'adverbes et de locutions adverbiales pour nuancer les affirmations ».

En interrogeant à nouveaux frais les actes produits à Landévennec, Quimperlé, Quimper ou Locmaria, en scrutant, avec rigueur et finesse, le vocabulaire juridique (l'index des matières distingue minutieusement, par exemple, les entrées *comes*, *comes Cornubie*, *comes Conubiensis*, *comes Cornogalliae*, *comes et episcopos Conubiensium* etc.) et en analysant les formes anthroponymiques mises en œuvre par les rédacteurs de ces sources, l'auteur procède à une tentative de reconstitution hypothétique des lignages nobles (étayée par dix-sept tableaux généalogiques) afin de mettre au jour la permanence de rapports de force et de réseaux d'alliance sous-tendus par une conception du pouvoir « héritée de l'époque carolingienne où vie politique et vie spirituelle furent intimement liées ». Cette approche « systémique » qui s'inscrit explicitement dans la ligne des travaux fécond initiés, voici près d'un demi-siècle, par Karl-Ferdinand Werner : « au sein de la noblesse du haut Moyen Âge, les *nomina* pouvaient être rangés au rang des biens patrimoniaux. Leur possession, leur « usage » ne pouvait se justifier que par l'existence d'un lien biologique ou vassalique » (p. 108). La démarche subtile de J. Quaghebeur s'attache ainsi à évoquer la « mémoire » sur laquelle se fondent en définitive les prétentions au « pouvoir » de cette dynastie cornouaillaise qui finit par prendre en main, avec Hoël en 1066, le destin de la Bretagne tout entière.

L'auteur ne pouvait manquer de croiser ces données textuelles éparses avec l'apport récent de l'archéologie notamment sur les sites de la nécropole de Saint-Urnel par Pierre-Roland Giot et Jean-Laurent Monnier, de la résidence palatiale de Locronan par Philippe Guigon et de l'ancienne abbaye de Landévennec par Annie Bardel, même si ces fouilles sont loin d'avoir livré tous leurs secrets. C'est ainsi que l'hypothèse séduisante avancée ici (p. 98-100) selon laquelle les tombes n° 2 et 3, mises au jour dans le *westwerk* de l'église abbatiale de Landévennec pourraient avoir été celles d'Alain Barbetorte et de son dernier-né Drogon doit d'ores et déjà être abandonnée. En effet, les dernières datations dendrochronologiques (dont J. Quaghebeur ne pouvait disposer et qui ont été aimablement communiquées par M^{me} A. Bardel au signataire de ce compte rendu) situent la sépulture n° 2 à la fin du VIII^e siècle. Il faut donc renoncer à conclure qu'Alain Barbetorte et son plus jeune fils Drogon « dormaient tout deux éternellement auprès de saint Gwénolé » (p. 458)! Toutefois l'argument selon lequel les moines ont accepté que ce jeune enfant soit inhumé à l'entrée de leur église, sans doute en raison de son appartenance à un puissant lignage qui y avait sa nécropole, tient toujours. Mais il convient donc d'antidater le fait, ce qui élargit encore les perspectives ouvertes par l'une des idées-forces de la thèse de J. Quaghebeur : l'abbaye de Landévennec a joué un rôle majeur dans l'adhésion de la Bretagne aux « idéaux impériaux » et a été profondément liée aux destinées politiques de la région avant que son influence ne décline progressivement au cours du XII^e siècle. C'est pourquoi, la production hagiographique du *scriptorium* de ce monastère à l'époque carolingienne est chargée de conceptions « tout autant spirituelles qu'idéologiques et politiques ». Il est significatif que l'une des *Vitae* de saint Guénolé rédigée à la fin du IX^e par l'abbé Uurdisten ait été adressée à l'évêque Jean d'Arezzo (872-898), personnage influent de l'entourage impérial. Mais il convient aussi de rectifier une interprétation erronée de la lettre d'envoi de ce texte (dont est responsable son édition par Robert Fawtier) qui veut que l'évêque d'Arezzo ait hébergé « des moines » de la communauté (p. 31). J.-C. Poulin a en effet mis au jour un autre manuscrit de la *Vita* (qui a été étudié par Denis Brillet et Chiara Garavaglia dans leurs mémoires universitaires respectifs) qui permet d'établir qu'au lieu des moines « Pierre et Fidèle » de Landévennec, l'hagiographe ne mentionnait que « notre frère Pierre qui est aussi

voire fidèle ». Cette qualification de *fidelis* ne va pas bien sûr sans poser problème...

Les données des fouilles prometteuses de l'enceinte du « Camp des Salles » à Locronan sous la direction de Philippe Guigon (malheureusement interrompues depuis plusieurs années) sont aussi mises à contribution par l'auteur. Ce site n'est jamais mentionné dans les textes contemporains, alors que l'on décèle la mémoire de celui-ci dans des documents littéraires postérieurs comme la *Vita* de saint Ronan ou le *Roman d'Aquin*. Le fait que la métallurgie de l'or y ait été pratiquée à l'époque du royaume breton en fait incontestablement un lieu de pouvoir. Est-ce à cette résidence palatiale qu'est associé implicitement le légendaire Gradlon dans la *Vita Ronani* où ce roi sert de faire-valoir au saint ? J. Quaghebeur se garde prudemment de se référer à ce texte hagiographique tardif (dont Hubert Guillotel attribue la rédaction à l'évêque de Quimper Bernard de Moëlan) lorsqu'elle ouvre le dossier captivant d'« un homme nommé Gradlon ». Plusieurs personnages de ce nom sont mentionnés sur une « liste des titulaires de l'honor de Cornouaille » (dont subsistent plusieurs versions) et le dossier hagiographique de saint Guénolé met celui-ci en rapport avec Gradlon. À la suite de Bernard Tanguy, J. Quaghebeur rétablit l'historicité de Grallon Plounéour en qui elle incline à voir l'un des « comtes voués à la défense des côtes » à la fin du IX^e siècle. Mais elle convient qu'il n'est pas facile d'assimiler ce dernier avec le « *potentissimus Britonnum* » du même nom qui, au témoignage des *Miracles de saint Mesmin* de Létaud de Micy, se serait retiré à Noirmoutier (*Heri*), puisqu'il convient forcément de situer l'épisode avant 836 (date à laquelle les moines durent abandonner l'île sous la pression des Normands). Reste que le *Cartulaire de Landevennec* semble distinguer, dans les chartes reconstituées au XI^e siècle, Gradlon « *rex* » et un autre personnage et que la mention de plusieurs Gradlon (historiques ou légendaires) dans la « liste des comtes de Cornouaille » (comme est intitulé ce document dans le *Cartulaire de Quimperlé*) paraît impliquer que ce nom était associé symboliquement à la légitimité du pouvoir en Cornouaille.

Dans ces conditions, l'une des principales questions que soulève d'emblée l'ouvrage est qu'aucun « comte de Cornouaille » ne soit mentionné dans les actes de la pratique de l'époque carolingienne, alors que l'on connaît cinq personnages qui furent investis de l'honor (soit de la charge comtale) de Poher (p. 12-13). Est-ce à dire, comme l'a déjà avancé Hubert Guillotel, qu'à cette époque les deux dénominations s'appliquaient à la même entité institutionnelle ? J. Quaghebeur renchérit en affirmant qu'« il faut identifier le Poher transparaissant au travers des actes de cette époque avec la Cornouaille appelée aussi *Cornubia* ou *Cornugallia* » (p. 78). Cette identification n'a pas convaincu tous les historiens du haut Moyen Âge breton (cf. le compte rendu de J.-C. Cassard, dans *BSAF*, t. 130 – 2001, p. 531). En fait, le terme *Cornubia* qui se relève dès le début du VIII^e siècle chez Aldhelm de Malmesbury pour désigner le Cornwall insulaire n'apparaît, semble-t-il, qu'à l'époque carolingienne sur le continent pour désigner la Cornouaille bretonne. Selon la *Vita* de saint Guénolé, le héros est censé gagner le « *Cornubie confinium* » en passant « *per pagos ad occidentem versus Domnonicos* » (II, 3). En écho, la *Vita* de saint Magloire énumère « *in Armorico regionis, Domnoniae et Cornubiae* » mais mentionne le « *desertum Cornugallium* », tandis que, du point de vue de Flodoard, il est question, en 919 de *Britanniam in Cornu Galliam* et en 931 des *Brittones in Cornu Galliam*. Le dossier demeure donc fort compliqué. C'est pourquoi on peut s'interroger sur la clarification proposée par J. Quaghebeur entre « *Cornubia* » qui désignerait, à partir du début du XI^e siècle, un « ressort territorial de nature politique », et « *Cornugallia*, un res-

sort de pouvoir spirituel » (p. 180), d'autant que l'auteur insiste par ailleurs, fort justement, « la fusion profonde entre pouvoir politique et pouvoir religieux » aux ^{x^e-xi^e} siècles (p. 50-51).

Il est vrai que l'adhésion précoce des comtes-évêques de Cornouaille aux objectifs réformateurs de la papauté doit conduire à cesser de « considérer la Bretagne comme étrangère à la réforme grégorienne » (p. 284). La seconde partie de l'ouvrage consacrée au « ^{xii^e} siècle cornouaillais : réformes et mutations » bat définitivement en brèche une conception étriquée de l'histoire religieuse bretonne qui se focalisait uniquement sur les restitutions d'églises « privées ».

Ce n'est pas là le moindre intérêt d'une thèse qui entend rendre hommage aux « hommes – humbles et puissants – et aux institutions qui ont bâti la Cornouaille pendant quatre siècles ». Le présent compte rendu a dû se contenter de laisser entrevoir certaines des larges perspectives ouvertes par les recherches minutieuses de Joëlle Quaghebeur. Gageons que l'auteur souscrirait avec le signataire de celui-ci aux propos que tenait au siècle dernier l'infatigable érudit qu'était le chanoine G.-H. Doble : « L'histoire ancienne de la Bretagne ressemble à un jeu de casse-tête dont un certain nombre de pièces sont perdues. Il faut faire de longs et patients efforts pour faire et refaire de nouvelles combinaisons avec les pièces qui restent jusqu'à ce qu'on puisse enfin les disposer dans l'ordre exact et se former quelque idée de ce que devaient être les pièces manquantes ».

Bernard MERDRIGNAC

RENOUX, Annie (dir.), « *Aux marches du palais* ». *Qu'est-ce qu'un palais médiéval?*, Actes du VII^e congrès international d'archéologie médiévale, Le Mans-Mayenne, 9-11 septembre 1999, Publications du LHAM, Université du Maine, 2001, 290 p.

Les actes du colloque d'Archéologie médiévale tenu au Mans en 1999 intéressent les chercheurs de l'Ouest à plus d'un titre. Ce volume de presque 300 pages grand format et remarquablement édité fait le point sur le palais médiéval et ne se contente pas de regrouper de brillantes monographies mais s'articule autour d'une réflexion sur le concept de palais tout au long du Moyen Âge. L'introduction d'Annie Renoux définit bien le problème. Le mot est assez peu employé tout au long des siècles médiévaux sauf sans doute à l'époque carolingienne; pour le reste, il demeure d'abord un apanage impérial ou royal, voire papal. Par extension, les grands l'ont employé mais modérément et toute résidence royale est loin d'avoir la dénomination de palais.

Cette construction perd assez vite sa connotation sacrée issue des traditions de l'Empire romain pour se concentrer sur les fonctions de résidence et d'apparat, de mise en scène du pouvoir. L'identification du palais repose *a priori* sur les constituants de référence : *aula*, *camera*, *capella* mais l'expérience des fouilles montre que la réalité est beaucoup plus fluctuante, aussi le volume s'organise-t-il autour des mots et de la définition du palais ce qui le conduit à élargir considérablement son champ, mais à juste titre, vers les résidences aristocratiques qui s'inspirent largement du modèle princier, au moins pour les personnages les plus importants.

Les actes du colloque s'organisent ensuite autour de plusieurs thèmes, le premier plus longuement développé étant consacré à la multiplicité des approches possibles par le vocabulaire, les pièces de monnaie ou les attributs des